NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

78 Nº 4 1956

Chronique de la vie chrétienne à Shanghaï 1949-1955

Joseph MASSON (s.j.)

p. 412 - 417

https://www.nrt.be/es/articulos/chronique-de-la-vie-chretienne-a-shanghai-1949-1955-2362

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Chronique de la vie chrétienne à Shanghaï 1949-1955

Un livre récent, haché de citations, bardé de notes, en raison de la forme de « chronique » qu'il adopte, s'impose à l'attention de tous les chrétiens, et à leur méditation. Nous croyons devoir souligner ici l'importance de son impressionnant témoignage.

Les handicaps extérieurs de sa rédaction ne sont rien en face de l'ampleur d'information, de la loyauté de jugement qui caractérisent son auteur, en face de la grandeur chrétienne et de la finesse chinoise que révèlent ses héros. « Les enfants dans la ville », ce sont les chrétiens de Shanghaï, singulièrement les étudiants de l'Université l'Aurore. Leur témoignage dans la vie et la mort nous est, à nous, chrétiens installés dans la paix, non seulement une gloire, mais une leçon. « Les enfants dans la ville », c'est l'épopée de la croix, de la foi et de la joie victorieuses. Le totalitarisme communiste est venu à bout de toutes les autres religions; musulmans et bouddhistes ont maintenant leur Conseil National où font la loi des hommes du gouvernement. Le Taoïsme a été brisé. Les protestants sont officiellement dirigés par leur Comité National définitif depuis août 1954. Toutes les croyances se sont arrangées — à quel prix! — avec le marxisme. Le catholicisme, non.

Certes, pour être aussi sincères que le P. Lefeubvre, nous devrons bien constater que deux vicaires généraux de diocèses sans pasteur, Pékin et surtout Nankin, ont tellement élargi les limites des concessions que la seconde de ces personnes est actuellement excommuniée (cfr *N.R.Th.*, 1955, p. 420).

Mais il n'y a, dans l'Eglise catholique chinoise, ni Comité National de « redressement », ni Congrès National de prêtres « patriotes ». Cette admirable résistance s'est manifestée à bien des endroits; Shanghaï n'est pas un cas unique; mais Shanghaï a eu la bonne fortune de trouver un annaliste aussi sérieux qu'informé.

A partir de son gros volume de presque 400 pages, se dessine l'image cruelle et splendide de cinq années de luttes. Savamment, l'adversaire a su faire alterner les attaques et les répits : de mai 1949 à octobre 1952, se succèdent des combats sur trois terrains : le mouvement pour la Corée, l'affaire de la Légion de Marie, le mouvement de refonte de la pensée. Efforts vains; l'adversaire est peut-être essoufflé; il s'en suit neuf mois de trève.

Une deuxième série d'assauts va de l'été 1953 à la fin de 1953; une campagne puissamment orchestrée attaque les missionnaires « chiens courants de l'étranger », les religieuses « meurtrières des orphelins », et tâche de recruter, parmi le clergé chinois, des prêtres patriotes; elle provoque même, à Nankin, un conciliabule de prêtres hésitants que préside leur Vicaire général, plus hésitant encore. Mais l'ensemble résiste admirablement, et c'est à nouveau une sorte d'accalmie.

Enfin les communistes se rendent compte que cette communauté catholique, relativement infime (1/2 % de la Chine), ne peut être persuadée; en septembre 1955, ils frappent un grand coup à Shanghaï, arrêtant l'évêque, les prêtres, les chefs de file laïcs. Nous en sommes là. Que sera demain? Dieu seul le sait. Mais la chrétienté shanghaïenne, broyée, parle plus fort que jamais par son exemple. On voudrait s'y attarder un peu, avec respect.

---

1. J. Lefeuvre, S. J. — *Shanghaï : Les enfants dans la ville.* Chronique de la vie chrétienne à Shanghaï, 1949-1955. Coll. Eglise vivante. Paris-Tournai, Casterman, 1956, 21 × 15 cm., 368 p., nombr. ill. Prix : 780 fr. fr. ou 105 fr. b.

Le Père Lefeubvre a tenu un compte quotidien des *méthodes communistes d'attaque*. Il a dit comment chaque chrétien devait se tenir sur le qui-vive, gardant toujours prêt le léger bagage qu'on peut emporter quand on est arrêté; il a décrit les longs interrogatoires : telles jeunes filles de la Légion de Marie appelées 12 ou 15 fois à la police (p. 101); tels prêtres interrogés durant 40, 70, 92 heures (p. 337); et les longues prisons (p. 103-109). Les tourments psychologiques et intellectuels étaient multiples et raffinés : à côté des pressions publiques dans les séances d'accusations, des slogans hurlés par la radio (p. 100-112), des calomnies répandues par la presse (p. 189), il y eut des stages de rééducation qui durèrent des mois (p. 116, 118, 120). Les pressions morales ne manquèrent point : depuis la menace sur les parents jusqu'au refus des diplômes (p. 305, 343) aux étudiants récalcitrants; le tout alternait avec des comédies de paix religieuse, par exemple lors du Congrès International de la Paix à Pékin (p. 157, 160, 161) ou avec des offres perfides de transactions (p. 202).

La plus grosse épreuve vint de l'intérieur : Si les 4/5 des étudiants restèrent fidèles, le dernier cinquième flancha, d'une manière plus ou moins complète; le fond de l'abîme fut atteint par un jeune homme qui, sciemment, se fit passer pour militant, pieux, fidèle, afin de livrer ensuite ses compagnons, ses maîtres, ses confesseurs. Comme on lui demandait une explication, il répondit : « Dites-leur que je suis Judas » (p. 125, 193, 200, 258, 263). Pire que la défection de certains laïcs, furent les atermoiements et biais de certains prêtres à Nankin (p. 57, n. 2; 231-232), à Pékin (p. 156), les hésitations de certains autres, même parfois à Shanghaï, dans le souci d'éviter un plus grand mal (p. 101)...

L'on songe à saint Paul énumérant ses tribulations, dont aucune n'a manqué aux shanghaïens, et plus encore aux douleurs du Roi des Martyrs. Les enfants dans la ville ne cessent d'y songer, eux dont le Chemin de la Croix est devenu une des dévotions principales (p. 275).

Quoi d'étonnant que, dans un climat de pressions, d'équivoques, de délations, de persécutions, ces jeunes gens aient ressenti la peur et la peine, à l'arrestation de leurs amis ou de leurs prêtres (p. 91, 97, 280). Encore un trait qui les configure à leur Seigneur.

Et en voici un de plus, c'est que cette peur, ils l'ont vaincue. A la chinoise. Ils n'ont pas jugé nécessaire ou utile de chercher la bataille; on a justement remarqué que la question religieuse est née par l'effort du gouvernement (p. 197). Ils n'ont pas voulu dire tout de suite un non intransigeant (p. 47, 86, 354) et rompre les ponts avant les contacts. On n'a même jamais, à Shanghaï, proclamé publiquement les sanctions canoniques qui atteignaient les défaillants (p. 228, n. 1); chacun était au courant. Mais quand il fallait s'arrêter, on s'arrêtait, fermement, tout en faisant les distinctions nécessaires. Chacun vivait dans la ligne du fameux discours, prononcé sur le parvis de la cathédrale de Chungking par l'abbé Jean Tung Shih-Chih, formé à Shanghaï, incardiné à Nankin, et qui distinguait avec autant d'audace que de clarté la double fidélité : à l'Eglise et à la Patrie (p. 93).

Les catholiques de Shanghaï ont porté et portent encore la croix. Mais ils le font sans témérité excessive, comme sans faiblesse coupable.

D'où leur vient donc cette souple vigueur? Il n'en faut pas chercher loin les sources. Eux-mêmes en vivent et nous les disent; et ces vérités élémentaires, ces vérités éternelles reprennent, sur leurs lèvres, le frémissement de la nouveauté.

Il s'agit tout d'abord de se tenir dans la *clarté* de la mort possible : « Vous êtes condamnés. Il n'y a pas pour vous de porte de secours. Une bonne fois, regardez la mort en face. C'est votre lot. Celui que, dans sa prédilection, Dieu vous réserve. Que craignez-vous? Vous n'avez plus rien à perdre. Si nous reniions notre foi, nous disparaîtrons et il n'y aura pas de résurrection. Si nous restons fidèles,

nous disparaîtrons également, mais il y aura une résurrection » (p. 228-229). La parole de Dieu est aiguë comme un glaive à double tranchant. Mais comme elle délivre, à condition qu'on s'en pénètre, dans la *prière!* Ces jeunes gens l'avaient compris. Dès l'été 1950, on sent monter en eux comme une faim de l'approfondissement intérieur et du contact avec le Christ. Les membres de la Jeunesse Néodémocratique étaient modelés pendant les vacances dans leurs sessions de formation. Aux chrétiens s'offrirent les retraites, selon le schéma de saint Ignace, appliqué à pleines exigences. Plus de 900 étudiants en profitèrent alors (p. 73). Aux moments des grandes rafles, c'est encore dans la prière, pour les frères et pour les ennemis, que se raffermit le courage (p. 91).

Tandis que les prisonniers souffrent, leurs parents, leurs enfants prient à l'église, ou marchent devant l'évêque, un cierge à la main, aux Rogations (p. 113). Aux rares moments libres que laissent les études et les épuisantes séances d'endoctrinement, on refait une retraite, on renouvelle ses promesses de baptême (p. 123). Des catéchismes, des prédications, des lectures, où chacun met toute son âme, agissent aussi. Comme l'adversaire est saturé de connaissances et de principes marxistes, il faut bien que le chrétien le soit de charité et de *principes* chrétiens.

Une étudiante écrit à propos de Noël : « Nous ne nous réjouissons plus sans savoir pourquoi; nous ne passons plus cette nuit sans comprendre sa signification. Grâce à ces messieurs, notre connaissance a progressé; ils nous ont fait comprendre le sens de cette fête » (p. 213).

Quelle différence avec les anciens temps! Alors : « aller à la messe le dimanche, c'était déjà beaucoup. On considérait la méditation ou la lecture spirituelle comme affaire de prêtres ou de sœurs. Si quelqu'un se prenait de ferveur, on se moquait de lui en l'appelant le saint. Quand j'ai un peu de tranquillité pour réfléchir, je trouve que maintenant nous menons une vie par trop heureuse » (p. 348). A cette ardeur de vie intérieure, les fêtes *liturgiques* apparaissent comme autant de drames réels, en prise directe sur la vie (p. 207); on les veut longues, somptueuses, unanimes, capables de contrebalancer le vertige psychologique que donneraient les grandes démonstrations du nouveau régime. L'Eglise est redevenue la maison de famille, le havre de paix et de calme (p. 207, 210, 319). La *Messe* est le centre de tout (p. 274). Presque chacun y communie. Mais pour participer à la « fête », il faut être un vrai chrétien. Des jeunes filles gardent les portes; des jeunes gens les bancs de communion (p. 215, 217, 238, 278), écartant fermement indignes ou provocateurs.

Dans la perspective des démontrations de masse, qui servent de levier aux communistes, les catholiques se groupent par milliers, non seulement dans les églises, mais sur les pelouses des parvis, dans les rues, sur les places. Leurs deux grandes dévotions sont le chemin de croix et le rosaire à haute voix en commun. Celui-ci d'ailleurs, depuis des années, est récité sans arrêt pour la persévérance des frères emprisonnés (*passim*). On joue aussi des pièces réalistes où triomphent les martyrs, comme sainte Agnès, les apôtres comme saint François-Xavier (p. 222), et le public s'enthousiasme. La pénitence rejoint la prière; les jeûnes volontaires préparent ceux des cachots. Les chutes mêmes de quelques chrétiens ne font qu'aiguillonner la ferveur : Si nous avions plus prié, il ne serait pas tombé, dit-on.

L'action proprement religieuse se complète d'une *structuration vigoureuse de la masse*. Utilisant les principes communistes, les catholiques laïques se proclament propriétaires et gardiens des églises (p. 265, 333). Ce sont encore les étudiants qui forment les groupes de catéchisme, noyaux d'étude et de vie intérieure qui solidifieront toute la résistance universitaire (p. 73). Travaille par ailleurs la Légion de Marie, dont on sait quelles attaques elle a dû subir (p. 100). Mais

la plus noble institution du laïcat responsable, ce sont les *militants spéciaux*, vrais candidats au martyre. S'imposant un rigoureux programme spirituel, renonçant provisoirement au mariage, refaisant chaque matin l'oblation de leur vie, ces héros *s'engageaient à accepter toute mission qui serait utile à l'Eglise, sans* considération du danger. Beaucoup ont signé, en pleine connaissance, leur arrêt de mort (p. 76). Catéchistes, légionnaires et militants spéciaux offrent les exemples les plus magnifiques de cette *conscience des responsabilités laïques* éveillée par la persécution.

Ils restaient des hommes de chair; il leur arrivait de trembler. Mais voici comme ils priaient : « Seigneur, j'ai peur de ma peur; j'ai peur de t'abandonner. Seigneur, j'ai peur de ma peur; j'ai peur de ne pas tenir. Seigneur, je souffre, je te prie. Toi, glorieux, ne m'oublie pas. Le courage de donner ma vie pour toi, donne-le moi; avec l'amour, qui me fera un avec toi! » (p. 256).

« *Un avec le Christ* » *et* « *un entre eux* », ce fut et c'est la grande force des shanghaïens. Ils ont médité souvent, profondément, la doctrine du Corps Mystique du Christ. Elle les a tous coagulés en Lui. « Je suis une cellule vivante du Corps mystique du Christ et j'espère le rester toujours! Quitter le corps du Christ, c'est se livrer soi-même à la mort... Il faudrait être stupide pour accepter de quitter. Je me joindrai à la lutte et je porterai ma part d'épreuves ». Ainsi écrivait un chrétien de Zikawei, père de famille (p. 112). Il exprimait la réaction unanime de toute la communauté contre les tentatives de division entreprises par les communistes. Combien cette attitude était générale entre laïcs, comme aussi des laïcs à leur clergé, beaucoup d'exemples le pourraient montrer.

Entre les emprisonnés et ceux qui jouissent encore d'une précaire liberté, entre les paroisses centrales plus fortes et les paroisses périphériques moins étoffées, c'est un perpétuel échange de prières, de services, de lettres s'il est possible. Quand doit être lu en public un texte dangereux, cette lecture est faite à l'unisson par cinq, dix personnes ou plus, solidaires de la même audace et du même danger (p. 127, 267). Les manifestations religieuses se font en masse (*passim*). Les contacts avec l'autorité sont assurés généralement par des délégations de plusieurs personnes. On sent le souci de former un bloc sans fissures : d'individu à individu (p. 112, 119), de parents à enfants (p. 267, 270), d'étudiants à étudiants (p. 84, 127, 267, note), d'étudiants à adultes (p. 112), de bourgeois à prolétaires (p. 231). Cohésion totale des laïcs entre eux, qui prépare un attachement complet *des laïcs au clergé*.

Il est significatif, et peut-être utile à notre époque, de noter que cette affection, cette fidélité, va au prêtre comme tel, quelle que soit sa nationalité; elle révèle les liens solides qui liaient entre eux les chinois et leurs missionnaires. Ce sont les orphelins de Tusewei qui font un rempart de leurs corps au P. Billot, leur directeur français, appréhendé par la police (p. 113). C'est la foule entière, le populaire, qui crie : « Pères glorieux, nous vous soutenons! Vive la Compagnie de Jésus! Vive ceux qui sont restés avec nous! Vive le Père Lacretelle! » (p. 273). Ce sont de courageux catholiques qui défendent les religieuses européennes de l'orphelinat (p. 313). C'est la foule, encore et toujours, dont les acclamations forcent à libérer un Père espagnol mis en accusation. Pareils traits sont légion...

Il en va de même, bien entendu, et plus naturellement encore, envers les prêtres chinois, comme le P. Ts'a, curé de Saint-Ignace à Zikawei (p. 78); l'abbé Jean Tung Shih-Chih (p. 92), et le P. Béda Tsang, recteur du collège (p. 103 s., 211), tous deux maintenant bien connus; le P. Vincent Tsu, d'une vieille famille chrétienne (p. 266 s.) et bien d'autres.

Les chrétiens font confiance à leurs prêtres, mais il les veulent *dignes de cette confiance*. Les étudiants de Shanghaï transplantés à Nankin, avec une franchise **née de l'époque nouvelle, gourmandent et surveillent le trop faible vicaire général**

(p. 232). Par ailleurs, la mère du P. Tsu, s'adressant du milieu de la foule à son fils, d'ailleurs magnifiquement résistant, lui dit, après lui avoir baisé les mains :

— Fils, je t'ai élevé; c'est pour l'Eglise.

Et le P. Tsu de répondre :

— Si je renie l'Eglise, tu devras me renier comme ton fils.

— Oui, je te renierais.

Côte à côte, la vieille dame et le jeune prêtre entrèrent à la chapelle (p. 267).

Envers les évêques, et notamment envers Mgr Kiong, l'affection se nuançait de respect. Au Nouvel An et à d'autres occasions, les étudiants prirent l'habitude de rencontrer leur Pasteur, de lui parler.

C'est Mgr Kiong, qui résumait en une formule splendide la charge épiscopale : « Dieu vous confie à moi pour que je vous guide. Il me confie à vous pour que vous me souteniez... La chrétienté de Shanghaï est nôtre; tous nous accomplirons notre tâche avec détermination » (p. 77, 107, 110, 208, 223, 349). Entre l'évêque et ses étudiants, ce fut désormais à la vie, à la mort. Et quand, récemment, il fut arrêté, traîné à la radio, Mgr Kiong n'eut qu'un seul cri : Vive le Christ-Roi. Tel évêque, tel peuple; tel peuple, tel évêque... Le Pape, en son représentant pourtant persécuté puis expulsé (p. 58), recevait régulièrement les hommages de la foule, par une hymne chinoise appropriée (p. 267).

C'est qu'à travers missionnaires et prêtres, évêques et Pontife, les chrétiens chinois voyaient le visage du Christ. C'est ainsi unis qu'ils ont pu donner le plus bel exemple de résistance. Plus d'une fois, les communistes ont reconnu leur échec (p. 131, 135, 288, 293). Fortement organisés, dociles à de secrets mots d'ordre, entraînés à une pauvreté que ne pourraient entamer ni confiscations ni marchandages (p. 133, 272), les shanghaïens n'ont cessé de montrer la souple solidité de leurs attachements essentiels. Ils ne craignaient pas la prison (p. 46-97); ils ne refusaient pas les explications, les entrevues; les précisions, si elles pouvaient amener quelque bien (p. 49, 54, 70, 71). Avec la finesse de leur race, ils *ripostaient* avec une audace qui frisait parfois l'impudence, mais sans l'atteindre jamais.

Le P. Ts'a, invité à collaborer avec un comité gouvernemental, répondit en souriant : « Si j'avais à me plaindre de la ferveur de mes catholiques, j'en référerais bien volontiers à ce Bureau. Mais je suis trop heureux de voir mes chrétiens plus fervents qu'ils ne l'ont jamais été. Je n'ai vraiment aucune réclamation à présenter ». Le P. Louis Wang abonda : « Nos catholiques et particulièrement nos jeunes ont été si bien impressionnés par la ténacité avec laquelle travaillent les communistes qu'ils sont pratiquement tous prêts à mourir pour leur religion » (p. 133).

Dans un banquet de rapprochement, le vénérable M. Nicolas Tsu se trouvait placé à côté du maire communiste; il le régala, avec toute la courtoisie des anciens âges, d'un discours sur l'affaire la plus importante de la vie : sauver son âme, en devenant chrétien (p. 248).

Un prêtre, soumis à une menaçante convocation, répondit : « Votre aimable avertissement me parvient quelques semaines trop tard. Ma vieille mère aurait été gravement affectée de me voir en prison, et j'aurais moi-même souffert de lui causer pareille épreuve. Dieu vient de la rappeler près de Lui » (p. 254). Et voici la réflexion d'un élève de l'Aurore : « Avant la libération, il y avait environ 130 évêques dans le pays; il n'y en a plus que 30. Est-ce que le gouvernement s'est chargé de protéger les cent autres? » (p. 286, cfr p. 322, 325).

Mais souvent, ces esquives ne suffisaient point. Il fallait céder ou mourir. Héroïquement l'*on mourait*, comme le P. Tsang et tant d'autres; ou comme ce P. Joseph Shen Shih Shien. Il avait, par avance, reconnu bonnement qu'il redoutait d'aller en prison, mais il mourut bravement, étendant les bras en croix et murmurant : **Nous sommes six en cette prison, tous martyrs pour le Christ.**

De pareilles morts étaient pour la communauté plus qu'un exemple, un réconfort. Des malheureux, qui avaient cédé, en entendaient le reproche et venaient se faire réconcilier, avec une profonde contrition (p. 203, 218, 321, 323). Des conversions avaient lieu (p. 238). Des vocations germaient, dans cette féconde épreuve : 40 jeunes filles pour les Présentandines, 24 jeunes gens admis au séminaire (p. 343). La croix et la foi rénovaient l'Eglise.

Et la joie — une joie incompréhensible à des non-chrétiens — emplissait les *cœurs. Les apôtres allaient dans la joie, heureux d'avoir été dignes de souffrir* épreuve pour le Christ : joie des catéchistes et des militants qui avaient fait l'offrande de leur vie (p. 76) ; joie des étudiants et étudiantes dansant et chantant sur les pelouses de la paroisse après avoir, à la fin de la retraite, renouvelé devant leur évêque les promesses du baptême (p. 123). « Avec tous mes camarades catholiques, écrit un étudiant, je passe d'excellentes vacances. Du matin au soir, nous vivons dans l'église (messe, catéchèse, sermon, discussions, bénédiction du Saint Sacrement, répétition des chants, etc)... Nous passons nos vacances dans une joie limpide » (p. 319-320). Les chants fusent de toutes parts, dans cette chrétienté torturée. Dans les cérémonies, dans les mouvements de masse, au milieu des bagarres (p. 269, 273, 276). Et tout particulièrement, le chant triomphal de la jeunesse catholique :

— Debout ! Debout ! Jeunes catholiques !
La main dans la main, élançons-nous en avant.
L'amour du Christ est vérité. C'est un glaive.
L'amour du Christ est Force. Il est libre.
Il édifiera le Jardin de la joie.
Debout ! Debout ! Jeunes catholiques !
Les jeunes catholiques sont le peuple du Christ.
Les jeunes catholiques sont les soldats du Christ.
Ils vont à la conquête de la paix véritable.
L'étendard de la paix est dressé par l'amour (p. 269).

Ce n'est point là feu de paille, ou enthousiasme passager, ou romantisme hystérique. Au Nouvel An 53, dans son discours à Mgr Kiong un étudiant affirmait : « Dieu aime celui qui l'aime et accepte Sa Volonté. Si Sa Volonté Sainte est que nous lui rendions gloire en versant notre sang, certes, nous ne refuserons pas, nous donnerons jusqu'à la dernière goutte. S'il désire que nous lui rendions gloire par une vie ordinaire, nous la vivrons fidèlement, en toute Foi et Charité... Quand des jeunes visent un grand idéal, et veulent vivre de la charité, ajoutait le même orateur, ils doivent puiser leurs forces dans la croix. Sur le chemin de la victoire, il y a toujours des traces de sang... » (p. 224).

De son côté, Mgr Kiong, quand il était encore avec son peuple, avait fait cette prière lucide à la sainte Vierge :

« Nous ne vous demandons pas des miracles, nous ne demandons pas que cesse cette persécution. Sainte Mère, nous vous demandons de soutenir nos pauvres forces ».

L'Eglise de Shanghaï est entrée dans la nuit. Rares se font les nouvelles qui nous en parviennent encore. Mais si le grain de blé ne traversait pas l'obscurité de l'hiver, s'il ne portait point le poids du sol, germerait-il jamais ? C'est une semence d'immortalité pour Shanghaï et pour l'Eglise, qu'ont jetée « les Enfants dans la ville ».

J. MASSON, S. J.